
CONTRIBUTIONS

Regard sur les jeunes d'aujourd'hui

Jean-Marie Petitclerc
éducateur spécialisé,
directeur de l'association Le Valdocco

« Aucune démarche n'est plus dangereuse, dans n'importe quel discours sur les jeunes, que la référence trop systématique à des concepts aussi ambigus que ceux d'adolescence et de jeunesse¹. »

Tous les auteurs, qu'ils soient sociologues ou journalistes, en conviennent. La jeunesse, avec un grand J, n'existe pas.

« La jeunesse n'est qu'un mot », comme l'affirmait Pierre Bourdieu dans ses « questions de sociologie ». Et ce mot est piégé. Il fonctionne comme un fourre-tout, commode mais trompeur. Si l'on veut prendre le terme de jeunesse comme l'ensemble des jeunes, on s'expose à de graves difficultés. En effet, « les jeunes ne forment ni un tout cohérent ni en ensemble social unifié. Ils ne constituent pas un groupe de classe d'âge qui penserait et vivrait de manière identique. Les jeunes sont très diversifiés². »

Alors, ce terme de jeunesse ne veut-il rien dire ? Faudrait-il le bannir de notre vocabulaire ? En fait, il devient fiable si l'on fait de la jeunesse, non pas un groupe de jeunes, mais une période, celle qui sépare l'enfance de l'âge adulte.

Et dans nos sociétés développées, cette période a tendance à s'étirer : l'âge d'entrée en puberté diminue régulièrement et celui de l'indépendance économique, au vu des difficultés d'accès au premier emploi et au premier logement recule. Drame du jeune d'aujourd'hui, devenu de plus en plus tôt adulte d'un point de vue physiologique et resté de plus en plus tard enfant – je veux dire par là non indépendant sur le plan économique – d'un point de vue social. Par définition, cette période d'adolescente est une période de mal-être.

Oui, la jeunesse n'est qu'une classe d'âge. Mais elle n'existe pas comme une entité globale. On l'a vu, lors des dernières grandes manifestations lycéennes, des jeunes défilaient joyeusement dans la rue, défendant leur revendications pour une meilleure école, et furent agressés par d'autres jeunes, de la même classe d'âge, descendus de leurs quartiers pour piller et casser.

La jeunesse est donc loin de constituer un groupe unanime qui professerait un même *Credo*. Ainsi l'emploi de l'expression « *culture des jeunes* » est fort risqué. En effet, comme le soulignait Michel Dubost dans un ouvrage ayant pour titre *Église, la jeunesse se renouvelle*³, un tel emploi peut faire courir trois dangers :

- un danger de rousseauïsme, en laissant entendre que la culture des jeunes serait, en quelque sorte, plus naturelle que celle du monde adulte ;
- un danger de parisianisme, les milieux parisiens en effervescence ayant toujours aimé se présenter comme la matrice de la nouveauté pour la province... et pour le monde !
- un danger de racisme, en situant les jeunes comme constituant un bloc « à part »... qui ne tarde pas alors, dans bien des discours, à être considéré comme hostile.

Triste société que celle qui voit dans la jeunesse non une chance pour l'avenir, mais une menace pour l'ordre public.

Aussi faut-il se méfier comme de la peste de tout discours globalisant sur les jeunes. Ceux-ci constituent en effet, selon l'expression d'Yves de Gentil-Baichis, un véritable « *piège à fantasmes* »⁴. Car nous avons facilement tendance à projeter sur eux une foule d'images positives ou négatives... images qui dépendent largement de notre propre adolescence et du souvenir qu'elle nous a laissé.

Ces importantes réserves étant faites et cette conviction de la grande diversité du monde des jeunes étant étayée, tentons cependant, en restant conscients des risques d'une telle entreprise, de jeter un regard panoramique sur cette classe d'âge montante. Je ne le ferai pas à l'aide de tableaux statistiques... me permettant renvoyer le lecteur avide de chiffres aux études qui paraissent régulièrement.

Non, je me propose de le faire à partir de mes propres rencontres avec eux. Pour moi, en effet, parler des jeunes ne peut que signifier parler de mes rencontres avec eux. Ce que je sais sur eux, c'est d'eux que je l'ai appris car ne sont-ils pas les plus habilités à parler d'eux-mêmes ?

Bien sûr mon discours sera inévitablement teinté par le lieu d'où je parle, Le Valdocco, que je dirige depuis près de quinze ans. Cette association mène des actions de prévention auprès des jeunes domiciliés dans les quartiers sensibles des banlieues parisienne et lyonnaise et accueille dans le foyer Laurenfance des jeunes confiés par l'aide sociale à l'enfance ou les juges pour enfants. En filigrane, derrière mon propos, se tiendront constamment les visages de ces jeunes marqués par des carences d'ordre affectif, de pesantes situations d'échec et dont le comportement se révèle le plus souvent symptomatique de leur mal-être dans cette société qui privilégie l'élite.

Cette présence, cependant, n'invalider pas, je crois, le discours tenu. Car auprès d'eux, j'ai beaucoup appris sur les difficultés à vivre de la jeunesse d'aujourd'hui. Ces difficultés sont peut-être exacerbées chez les adolescents accompagnés par notre association. Mais elles témoignent, je crois, de manière symptomatique certes, des difficultés rencontrées aujourd'hui par les jeunes, durant cette phase d'adolescence de plus en plus difficile à vivre, tant sur le plan individuel que collectif, dans une société en pleine mutation.

Comment esquisser à grands traits une description de cette jeunesse d'aujourd'hui ? Pour organiser mon discours de manière synthétique, une grille de lecture est nécessaire.

Au risque de surprendre, j'en fabriquerai une à partir du constat que le Père Bro effectue dans le délicieux chapitre sur « *Les trois sourires du moine* », extrait de son ouvrage intitulé *La Foi n'est pas ce que vous pensez*.

Lorsqu'il s'interroge sur les grandes expériences de l'existence humaine, celles qui sont inévitables pour tout homme, et qui restent toujours ouvertes à un dépassement, il en retient trois, celles qui livrent ce qui à ses yeux, a fait le trésor de toutes les philosophies, d'Aristote à Pascal, de saint Augustin à Freud. « *Ce sont, premièrement, l'expérience du désir, c'est-à-dire, en même temps, de la nostalgie du bonheur et de l'expérience de nos limites ; deuxièmement, l'expérience des autres, dans le besoin de nous unir à eux et en même temps dans la crainte de les subir ou de les réduire ; enfin troisièmement, c'est le drame et la chance de ne pouvoir s'achever que dans la durée. Elle est tout à la fois redoutable contrainte : ne jamais pouvoir réunir toutes les parties de notre vie puisque nous vivons dans le pointillé du discontinu, là où la mort nous accompagne dès le premier instant : "ça passe" ; mais aussi miracle, pouvoir, chaque jour, tout recommencer.* »

Appétit du bonheur qui ne progresse qu'avec d'autres dans le temps qui passe, n'est-ce pas ce en quoi consiste le parcours de tout homme ?

Alors, adoptant cette grille de lecture pour observer le monde des jeunes qui se tiennent à nos portes, je dirai, à partir de ma propre expérience d'éducateur que :

- leur expérience du désir est marquée par le primat de l'affectif ;
- leur expérience des autres est marquée par le primat de la culture de l'entre pairs ;
- leur expérience du temps est marquée par le primat de l'instantanéité.

Chacune de ces impressions mérite un développement.

Une expérience du désir marquée par le primat de l'affectif

Tout le monde s'accorde aujourd'hui pour souligner que ce qui a caractérisé l'évolution de notre société durant ces dernières décennies, c'est la montée de l'individualisme. La société actuelle a tendance à faire de l'individu un roi. On assiste alors à une sorte de gonflement du « moi » aux dépens de l'attention à la société. La société exalte le « je », en négligeant la dimension communautaire de la personne humaine, l'épanouissement du « moi » devenant premier.

Une telle évolution a des incidences en ce qui concerne le mode de regroupement des jeunes. Ce qui fonctionne aujourd'hui, ce sont soit les petits groupes de quatre ou cinq (parce que dans de tels petits groupes, où on porte tous le même blouson, les mêmes chaussures, on camoufle ce qui est différent, et on conforte son « moi je ») soit les groupes de 1 000, 2 000, 10 000... Alors là, il suffit de placer au centre une bonne vedette, et se diffuse une grande chaleur fusionnelle de 10 000 « moi je » qui vibrent ensemble. Par contre, le groupe de quinze à trente personnes, où l'on est obligé de se confronter à la différence de l'autre, de se répartir des rôles, constitue une expérience plus difficile à vivre.

Une telle montée de l'individualisme possède un risque grave : la difficulté pour l'adolescent d'aujourd'hui de reconnaître le rôle positif

des diverses institutions. « *D'où, par exemple, le désintérêt de plus en plus grand vis-à-vis des syndicats, des mouvements divers, y compris ceux d'action catholique ; d'où aussi le phénomène fort inquiétant du refus de l'institution du mariage et la grande distance prise par beaucoup de jeunes vis-à-vis de l'Église-institution. De fait, un grand nombre de jeunes n'arrivent pas à comprendre que l'institution, si elle est bien vécue, est une réalité constructive : elle permet aux désirs des personnes de prendre corps durablement et réaliste dans le tissu social. Elle oblige à prendre conscience que le désir de l'individu comporte toujours un aspect de rêve éthétré et de violence camouflée. Elle accule à prendre acte qu'une personne humaine ne se construit pas dans l'isolement ni dans l'instant, mais dans la solidarité avec les autres et dans la lenteur du temps. Elle confronte enfin les désirs personnels aux limites et aux faiblesses des désirs de l'autre, obligeant ainsi chacun de ses membres à aimer de façon réaliste⁵.* »

Cette perte du sens de l'institution s'accompagne d'un cortège de risques. En particulier, toute autorité liée à une fonction institutionnelle est aujourd'hui contestée par bon nombre de jeunes. Il nous faut distinguer cette notion d'autorité de celle du pouvoir. Celui-ci, je le reçois de l'institution qui m'emploie, ou bien je le conquiers dans une logique révolutionnaire. L'autorité, si j'y réfléchis bien, je ne peux que la recevoir de ceux auprès de qui je l'exerce. Deux enseignants en collège, qui ont le même pouvoir, à savoir la même délégation du principal, n'ont pas la même autorité face au groupe que constitue la classe.

Et ce qui a considérablement évolué, dans notre pays, depuis la grande crise des années 68, c'est qu'une position de pouvoir ne confère plus de manière systématique auprès des jeunes une position d'autorité. Hier, par exemple, lorsqu'un adulte était détenteur du pouvoir d'enseigner, il faisait autorité dans la classe. Aujourd'hui, tel n'est plus systématiquement le cas. Et cette crise touche toutes les institutions, y compris judiciaires. Je connais des juges pour enfant qui ne font plus autorité auprès d'adolescents multi-récidivistes.

L'autorité va alors beaucoup plus reposer sur la crédibilité de celui qui en est le porteur. Voilà pourquoi il est sans doute devenu aujourd'hui plus difficile d'exercer le métier d'enseignant, tout comme celui d'éducateur. L'implication personnelle doit être plus grande, alors que le mouvement de professionnalisation, qui a régi ces métiers depuis trois décennies, a été compris ici ou là comme synonyme de désimpolitisation.

Aussi s'agit-il aujourd'hui peut-être moins d'une crise d'autorité que d'une crise de crédibilité de ceux qui en sont porteurs. En effet, pour qu'un adulte fasse autorité auprès d'un jeune, encore faut-il qu'il soit crédible. Seule est reconnue l'autorité liée à la dimension personnelle de celui qui l'exerce.

Le primat, chez les jeunes d'aujourd'hui, de l'affectif sur l'institutionnel, ne va pas sans poser problème à l'éducateur.

Une expérience des autres marquée par le primat de la culture de l'entre pairs

Une enquête menée par l'université de Michigan montre le déclin spectaculaire de l'influence familiale et ses effets sur la jeunesse dans la seconde partie du xx^e siècle. Elle établit qu'entre 1950 et 1990, les influences jugées par les jeunes les plus décisives pour leur vie ont été quasiment inversées. Il y a cinquante ans, les influences les plus fortes étaient le fait des parents et du foyer ; un peu derrière venait l'école, suivie de l'Église, et ensuite les camarades et la télévision. À partir de 1990, l'influence des camarades et de la télévision a pris le dessus⁶.

Rappelons que, tous les jours, les jeunes circulent dans trois lieux différents, qui sont tous porteurs d'une culture spécifique :

- la famille, encore marquée par les traditions du pays d'origine ;
- l'école, inscrite dans la tradition républicaine ;
- la rue, porteuse elle aussi de valeurs (par exemple, un certain sens de l'honneur un peu décalé par rapport au reste de la société) et de codes de communication, que ce soit dans le registre du langage ou des comportements.

À ces trois lieux où se fait l'éducation du jeune, il faudrait en ajouter un quatrième : la télévision. Dans l'année, certains enfants passent plus d'heures face au petit écran qu'à l'école. Et là encore, la télévision est porteuse d'une culture, non exempte de danger. C'est la morale du « tout se vaut » (c'est mon choix !), qui rend impossible la transmission de repères, ou la morale des sondages : si tu veux savoir si tel comportement est bon pour toi, fais un sondage. Si 51 % des gens l'adoptent, donc c'est bien !

L'évolution la plus importante que j'observe depuis trente ans, chez les jeunes des quartiers où je travaille – mais ce constat me paraît

valable pour l'ensemble du pays – réside, à mes yeux, dans le caractère de plus en plus prégnant de la culture de la rue, portée par les copains et influencée par les médias. Et les incidences sont de plus en plus fortes pour ceux qui y passent beaucoup de temps.

Pour la majorité des jeunes insérés, la rue est en effet un espace interstiel : ils l'utilisent pour circuler d'un lieu à un autre, de la famille à l'école, de l'école au terrain de sports...

Mais pour les jeunes des cités, la rue occupe une autre fonction : elle devient un espace résidentiel. C'est le lieu qu'ils investissent, celui dans lequel ils tissent du lien, malheureusement avec les jeunes qui passent autant de temps qu'eux dans la rue, et c'est ainsi que les bandes se forment. Elle constitue un véritable bain culturel, avec le langage qu'elle véhicule et la grande banalisation de l'usage de la violence. Celle-ci est utilisée à la fois comme mode d'expression du mal-être, comme mode d'affirmation de soi et comme mode d'action sur l'environnement.

La rue devient alors un espace référentiel, lieu de construction de l'identité culturelle. Les amitiés qui s'y vivent, le vocabulaire qui y circule, les combats qui s'y mènent, les conduites excessives (rodéos, bastons, consommation de produits toxiques) s'inscrivent dans la mémoire de ces jeunes comme autant de repères qui les éloignent peu à peu de la vie citoyenne.

Cette culture de la rue est fondamentalement devenue une culture de l'entre pairs, de l'entre jeunes, les adultes ayant un peu déserté l'espace public. Et cette culture a tendance à devenir de plus en plus prégnante, même parfois chez de très jeunes enfants. Le langage qu'ils utilisent dans leur quotidien s'apparente plus à celui des aînés qu'à celui qui est véhiculé dans la famille ou l'école.

Certes, voici trente ans, les jeunes utilisaient eux aussi un langage qui leur était propre pour communiquer entre eux. Mais, lorsqu'ils étaient en famille, ou à l'école, ils ne s'en servaient pas et s'alignaient sur les codes adultes. Aujourd'hui, je commence à découvrir des adolescents qui parlent à leurs parents comme à leurs copains. Je rencontre, en zone d'éducation prioritaire, des enseignants qui sont les seuls à parler français. Tous les jeunes en classe parlent « banlieue », non seulement lorsqu'ils communiquent entre eux, ce qui à la limite peut se comprendre, mais même lorsqu'ils s'adressent aux représentants de l'institution scolaire.

Le développement de cette culture de l'entre pairs a tendance à phagocytter l'école, surtout lorsque celle-ci est située au cœur du quar-

tier. La grande différence entre un établissement scolaire situé en centre ville et un autre situé au cœur du quartier ne réside-t-elle pas dans le fait que dans le premier, il est encore valorisant d'être premier de classe, alors que dans le second, c'est devenu dangereux ? Vous risquez alors d'être étiqueté comme « bouffon », comme « intello », et vous devez faire face à la violence de vos camarades. Je connais, dans ces quartiers, des jeunes remarquablement intelligents, mais qui vont sacrifier leur scolarité pour sauver leurs alliances !

Le développement d'une telle culture de l'entre pairs contribue également à renvoyer la famille à la marge. Les parents arrivent tant bien que mal à gérer l'espace familial. J'observe souvent des appartements très bien tenus, dans des immeubles aux cages d'escalier complètement dégradées. Mais ces mêmes parents sont de moins en moins à l'aise pour intervenir dans les autres champs de vie de leur enfant, tant ils se sentent décalés face aux codes de communication utilisés, si différents des leurs.

Enfermés dans de tels codes, les jeunes ont alors de plus en plus de mal à intégrer le monde du travail. Rappelons, spécificité française, que le taux de chômage des jeunes est le double de celui des adultes. Et le plus grand obstacle que rencontrent aujourd'hui les jeunes dans l'insertion dans le monde de l'entreprise réside moins à mes yeux dans leur absence de qualification – des offres d'emplois non qualifiés restent vacantes – que dans l'écart comportemental entre celui véhiculé dans la cité et celui attendu dans l'entreprise. Ne cherchons pas ailleurs, je crois, la raison d'un chômage des jeunes aussi massif. Et la crise que nous traversons actuellement aggrave ce phénomène.

Une expérience du temps marquée par le primat de l'instantanéité

L'ampleur des mutations socio-économiques qui bouleversent notre société depuis deux décennies, avec la montée considérable du chômage des jeunes, ainsi que l'accélération considérable du « progrès » technique, et de ses dérivés militaires (l'humanité a réuni les capacités de faire sauter la planète !) fait sourdre une profonde angoisse chez les jeunes d'aujourd'hui, incapables de se projeter dans l'avenir tant il paraît mouvant et incertain.

L'augmentation du chômage renforce ce sentiment chez les jeunes, dans cette société qui tend inexorablement à devenir dual, avec la coexistence de deux populations différentes aux statuts de plus en plus contrastés :

- l'une, majoritaire, faite d'individus peu qualifiés, astreints aux seuls travaux parcellaires, de plus en plus nombreux, largement touchés par le chômage, dépourvus de responsabilités et de sécurité de l'emploi, incapables de tirer orgueil ou joie de leur labeur, mais avec des horaires de plus en plus allégés ;
- l'autre, minoritaire, faite d'individus dotés seuls de pouvoir de décision et de création, sévèrement sélectionnés et longuement préparés à leurs responsabilités, bénéficiant d'une véritable sécurité de l'emploi et d'un statut socio-économique privilégié.

Devenus très pessimistes quant à leur avenir, des jeunes ont alors tendance à renoncer à tout projet et vivent dans l'immédiateté, profitant de l'instant qui passe, ne sachant trop de quoi demain sera fait. Ainsi les jeunes d'aujourd'hui vivent-ils essentiellement l'expérience de la temporalité dans l'instant. Vivant à l'ère de l'instantané, l'adolescent ne sait plus attendre. Il s'installe dans le registre du « tout, tout de suite ».

À l'âge de l'adolescence, encore fortement marqué par l'immaturité affective, ce rapport au temps, vécu dans l'instantané, s'accompagne souvent d'une grande facilité du passage à l'acte. Ainsi que le souligne Tony Anatrella⁷, pour certains « *les délais, les nécessités de différer la réalisation d'un désir, les médiations par lesquelles le plaisir s'obtient paraissent insupportables [...]. Il faut que tout puisse être consommable tout de suite et sans contrainte.* »

Une telle évolution possède de grandes incidences sur le comportement sexuel des adolescents. En 1972, selon le célèbre rapport Simon sur le comportement sexuel des Français, l'âge moyen du premier rapport s'établissait à 19,2 ans pour les garçons et 20,5 ans pour les filles. Aujourd'hui, de nombreux sondages et enquêtes sur le sujet le situent aux alentours de 17 ans.

Même s'il ne faut pas systématiquement accorder une trop grande confiance à ce genre d'enquêtes, qui reflètent parfois plus une projection de fantasmes d'adultes sur la vie adolescente qu'une analyse de la réalité, on constate cependant qu'en trente ans, l'âge du premier rapport sexuel a baissé de plus de trois ans.

Bien des jeunes s'engagent précocement (parfois dès 15-16 ans) dans une relation de couple avec un partenaire privilégié. « *Et la*

société moderne promeut tellement la vertu d'authenticité à vivre dans le moment présent qu'elle fait prendre le sens de la fidélité à la parole donnée un jour à l'autre devant une instance sociale [...] La quête de soi-même est à l'affût du plaisir obtenu sans délai, oubliant que la joie de vivre ne s'obtient qu'au travers de longs et tâtonnantes efforts⁸. »

Un tel rapport au temps, vécu dans l'ordre de l'instantanéité, génère une forte augmentation des conduites délinquantes, et la recherche du plaisir immédiat va de pair avec le développement de la consommation de produits toxiques.

Ainsi habitués de plus en plus à vivre dans l'instant, beaucoup de jeunes d'aujourd'hui se dispensent de se poser la question du sens global de la vie. « *Bien sûr, ils savent qu'ils mourront, mais qu'importe ! Le principal pour eux est de trouver, au fur et à mesure que la vie se déroule, des sens partiels : aimer ce garçon ou cette fille pendant un certain temps, réussir tel projet professionnel précis, etc.⁹* » La question du sens global paraissant insoluble, ils évitent de se lancer dans de grandes abstractions philosophiques ou religieuses qu'ils considèrent comme vaines. Ils essaient seulement d'assumer le temps présent au moins mal.

On assiste actuellement, dans notre société moderne, chez beaucoup d'adolescents, à la crise de la question du sens global de la vie. Une place est seulement donnée à des réponses partielles. Aussi, bon nombre d'entre eux vivent-ils aujourd'hui à la manière des médias, en « séquences-flash », sans but ultime. Voici ce qui explique en partie le désintérêt des adolescents pour les questions d'ordre religieux. On constate sur ce plan une montée de l'indifférence.

Une telle crise du sens fait courir deux risques majeurs. Le premier réside dans une très grande superficialité du mode de vie. Tout est fait pour éviter de regarder en face la mort et la souffrance. Bien des adolescents deviennent ainsi vulnérables à toutes les idéologies qui laissent penser qu'il est possible de vivre heureux au jour le jour en réalisant tous ses désirs par la consommation des biens. On voit combien de telles idéologies sont présentes dans nos sociétés dites de consommation. Deuxième risque majeur, celui de la dépression. Bon nombre de psychothérapeutes de l'adolescence affirment qu'aujourd'hui, la pathologie psychique dominante est la pathologie dépressive. Mal dans sa peau, l'adolescent ne sait plus comment donner sens à sa vie, face aux inévitables déceptions qu'apporte la tentative de saturer ses désirs par la consommation.

Et le problème du suicide des jeunes se pose avec acuité dans notre pays. Si les jeunes sont moins nombreux que les personnes plus âgées à se donner la mort, il n'en reste pas moins que le suicide est devenu la deuxième cause de mortalité chez les jeunes de 15-24 ans, juste après les accidents de la circulation. Chaque année, environ 800 jeunes de cette tranche d'âge se suicident ! Ce qui représente presque trois décès par jour ! Et de tels chiffres sont sans doute sous-estimés, car bon nombre d'accidents sont en réalité des suicides masqués ! Les tentatives de suicide sont de 40 à 60 fois plus nombreuses. On peut les estimer à environ 60 000 par année. Si trois quarts d'entre elles concernent les filles, les suicides qui conduisent à la mort concernent quant à eux, pour trois quarts des garçons.

Le problème du suicide des jeunes devient crucial dans notre pays. D'autant que bon nombre d'adolescents, même s'ils ne passent pas à l'acte, sont habités par des idées suicidaires. Une enquête de l'INSERM, menée auprès d'une population scolaire de 15 à 19 ans, montrait que plus de 10 % des adolescents interrogés étaient habités par des idées de passage à l'acte suicidaire.

Et si une source importante d'un tel mal-être de la jeunesse résidait dans le regard négatif que tant d'adultes portent sur l'avenir. Si le discours tenu par les adultes se cantonne dans le « Hier, c'était bien ; aujourd'hui, c'est difficile ; demain, c'est la catastrophe ! », comment s'étonner que les jeunes aient du mal à se projeter dans l'avenir !

Faire route avec les jeunes aujourd'hui

Ce dont les jeunes ont le plus besoin, c'est de rencontrer des adultes qui croient en eux, capables de leur dire « J'ai besoin de toi » ; qui espèrent en eux, capables de leur dire « Ensemble, construisons un monde plus juste, plus fraternel » ; qui les aiment, comme ils sont, et non comme nous voudrions qu'ils soient.

L'accompagnement des jeunes en recherche vocationnelle nécessite de prendre en compte les évolutions de cette jeunesse que nous venons de souligner.

L'accompagnateur doit être attentif à ne pas sombrer avec les jeunes dans une dérive affectivo-spirituelle, le Christ ne cessant de se servir de médiations humaines pour communiquer. Il s'agit, pour

reprendre les termes de Xavier Thévenot, d'inscrire la vocation non dans un fonctionnement de type « *imaginaire* », avec le risque de cultiver une image sur-idéalisée de soi-même, mais dans un fonctionnement de type symbolique, « *en cassant* » les pièges d'un lien trop dual entre les jeunes et Dieu « *pour l'inscrire dans la pratique d'un dialogue inlassablement ouvert à autrui et à la culture qui est sienne, en lui faisant partager, avec les femmes et les hommes de son époque, la difficile lecture des signes des temps* ¹⁰. » Aussi est-il très important de travailler aujourd'hui la question du sens de l'institution Église. L'accompagnateur doit être conscient des images véhiculées, dans la culture de l'entre-pairs, par la vocation religieuse, afin d'aider les jeunes à ne s'installer ni dans une attitude de fuite, vis-à-vis du regard des autres, ni dans une attitude de conformisme. Il doit être sensible à la difficulté de projection dans l'avenir, qui pose question quant à la possibilité d'effectuer un choix engageant la vie entière.

C'est seulement si nous savons rejoindre les jeunes au cœur de leur culture d'aujourd'hui que nous serons capables de les accompagner dans un discernement vocationnel. ■

NOTES

-
- 1 - Dr Jean ROUSSELET, *Le Supplément*, Cerf, octobre 1984, p. 47.
- 2 - Yves de GENTIL-BAICHIS, *Les jeunes – Tendres – Angoissés – Provocateurs*, éd. Salvator, p. 8.
- 3 - Fayard, Paris, 1985, p. 53-55.
- 4 - Yves de GENTIL-BAICHIS, *op. cit.*, p. 5.
- 5 - Bernard BRO, *La foi n'est pas ce que vous pensez*, Cerf, 1999, p. 39.
- 6 - Xavier THÉVENOT, *Annoncer le Christ aux jeunes*, ed. Don Bosco, p. 36-37.
- 7 - US Congressional Quarterly, cité par BENNET (William), *Index on Leading Cultural Indicators*, Simon & Schuster, New York, 1994, p. 83.
- 8 - Tony ANATRELLA, *Interminables adolescences*, Paris, Cerf, 1988, p. 194.
- 9 - Xavier THÉVENOT, *Annoncer le Christ aux jeunes*, coll. « Terre Nouvelle » n°12, éd. Don Bosco, p. 35.
- 10 - Xavier THÉVENOT, *op. cit.*, p. 46.
- 11 - Xavier THÉVENOT, *Avance en eau profonde*, DDB/Cerf, p. 78-81.